
ESSAIS ET NOTICES

JOSEPH D'ARIMATHIE ET LES CHRÉTIENTÉS CELTIQUES

A s'en tenir aux précisions toujours rares et très résumées des quatre Evangélistes, l'on sait de Joseph d'Arimathie que, selon saint Mathieu, il était « un homme riche devenu disciple de Jésus » et selon saint Marc « noble décurion qui lui aussi attendait le royaume de Dieu ». Selon saint Luc « décurion, homme bon et juste qui n'avait consenti ni au dessein ni au crime des Juifs », il attendait, lui aussi, le royaume de Dieu ». Enfin selon saint Jean « il était disciple de Jésus, mais en secret par crainte des Juifs ».

Selon saint Jean encore, Nicodème, dont le destin accompagne celui de Joseph d'Arimathie, était « un des principaux parmi les Juifs » qui intervint devant le Sanhédrin en faveur de Jésus, et qu'il assista Joseph d'Arimathie pour l'embaumement « apportant environ cent livres de myrthe et d'aloès ».

C'est sous le bénéfice de ces observations que l'on a cru pouvoir rechercher ce qui se rapporte aux activités de Joseph d'Arimathie et de Nicodème, ultérieurement à la passion du Seigneur où les Evangiles leur prêtent un rôle décisif.

Il est constant que tous les deux étaient en liaison étroite avec les Apôtres ; Joseph d'Arimathie après son arrestation par les soldats de Caïphe, fut délivré de sa prison, le jour même de la Résurrection. Il rejoint aussitôt les Apôtres au Cénacle. Après un bref séjour à Arimathie, il revient à Jérusalem où, avec Nicodème, il visite souvent Marie.

Puis c'est le temps de la dispersion des Apôtres.

La tradition veut que Joseph d'Arimathie « homme riche » devait sa fortune à son état d'armateur dont les navires remontaient

jusqu'aux ports de Cornouailles pour en rapporter l'étain. C'est sans doute une des raisons de sa désignation pour aider, par sa connaissance du pays et peut-être de la langue, l'apôtre Philippe dans l'évangélisation de la Grande-Bretagne. Cette tradition pourrait se trouver confirmée par la découverte, faite au mois d'octobre 1960, d'une monnaie d'or, datée de 320-310 avant J.-C. et que déposèrent des algues sur la plage de Lampaul-Ploudalmezeau au nord du Finistère. Il s'agit d'un précieux stratère d'or frappé à Cyrène d'Afrique.

Il faut ajouter que selon une autre tradition très vive dans les Eglises maronite et syriaque, l'apôtre saint Philippe avant d'être crucifié en l'an 87 à Hieropolis, aurait poussé sur la Grande-Bretagne, douze de ses disciples, précisément sous la direction de Joseph d'Arimathie et de Nicodème.

Par ailleurs le moine dominicain Albert le Grand en 1628, signale la venue en Armorique, sinon de Joseph d'Arimathie et de Nicodème, du moins de leur disciple Drennalus.

Cet auteur fixe l'origine même de l'apostolat de Drennalus pour l'évangélisation des premières chrétientés celtiques, en Armorique : « Drennalus (qu'on tient pour avoir été disciple du noble décurion Joseph d'Arimathie) ayant traversé la Grande-Bretagne passa ès Gaule et aborda au havre Saliocan (c'est le port de Morlaix nommé Hanterallen), vint en la ville qui, lors s'appelait Iulia, au dire de Conradus Salsburiensis dans sa *Description des Deux Bretagnes* » (Livre 9, chap. 56).

Albert le Grand poursuit : « Ce fut environ l'an 72 que Drennalus arriva à Morlaix sous le « pontificat de saint Lin et l'empire de Vitellius ; il convertit les Morlaisiens et y édifia un petit oratoire (c'est à présent la chapelle saint Jacques près de la halle) et à l'une des avenues de la ville il érigea une colonne au haut de laquelle il esleva une croix, et dessous une petite niche il posa une image de Notre Dame, et s'appelle encore cette croix : « Croas Arletten », à cause que la dévotion du peuple y entretient toutes les nuits une chandelle allumée, et est située au carrefour de la rue dite de la fontaine. De là Drennalus passa en la ville de Lexobie, en breton Le Coz Gueaudet, située à l'embouchure de la rivière du Léguer, où il établit son siège épiscopal ; envoya à Nantes son archidiacre Congalus vers saint Clair, pour traiter avec lui des moyens pour l'avancement de la Religion chrétienne en Armorique. Il mourut l'an de grâce 92 (op. cit. pp. 302-303).



La fervente dévotion, encore centrée sur l'abbaye de Gladston-Bury dans le comté de Somerset en Angleterre ainsi que les très nombreuses chapelles, statues, dédiées à Joseph d'Arimathie et à

Nicodème dans la Bretagne bretonnante attestent géographiquement la permanence de traditions dont l'évolution peut être jalonnée au cours des siècles.

C'est ainsi que la B. B. C. dans son émission du 23 décembre 1959 diffusait une causerie de Mme Barbara Stokes sur l'aubépine fleurissant à chaque Noël et qui serait issue du bâton que Joseph d'Arimathie, recru de fatigue, aurait planté sur les hauteurs de « Ynys-Witrin » — l'île de verre — devenu depuis le bourg de Gladstonbury. L'arbuste initial a été abattu par les Puritains, mais comme il avait deux troncs il a pu en être conservé quelques boutures. On retiendra que l'auteur, si elle déclare ne disposer d'aucune preuve formelle de la venue de Joseph d'Arimathie concède que « l'atmosphère de Gladstonbury est telle qu'il est plus facile de croire au miracle que d'être sceptique ». Et sa description du joyau que fut l'abbaye de Gladstonbury est singulièrement émouvante. Mme Stokes précise toutefois : « ce qui est certain c'est que tout au début de l'ère chrétienne, des apôtres de la nouvelle foi vinrent s'installer dans « l'île de verre » et y construisirent une petite église ronde comme les huttes des habitants primitifs, d'une forme rude et disgracieuse, écrit un chroniqueur, mais belle aux yeux de Dieu par sa sainteté. Cette église fut dédiée à la Sainte Vierge ».

Il apparaît que la tradition repose sur des données plus positives que la légende entretenue par les moines de l'abbaye qui en retirait d'importants avantages matériels. Sur ce point l'on se reportera avec fruit à la thèse soutenue sur Gladstonbury par Mlle A. Lalanne, en Sorbonne. Sa conclusion fait état des recherches entreprises en 1954 par la Société Archéologique du Somerset et qui mirent à jour les fondations d'une église normande, d'une église saxonne, enfin celles de la *Vetusta Ecclesia* bâtie par Joseph d'Arimathie, une toute petite chapelle de trois pieds de large ». Après la découverte des « villages lacustres » il y a là un nouvel indice que la tradition chrétienne repose sur des preuves historiques et archéologiques.



D'autre part, une documentation assez récente, de source différente, a ouvert des perspectives nouvelles qui aideraient à expliquer le particularisme des chrétientés celtiques jusque dans leur comportement contemporain. Le pèlerinage annuel des « Sept Saints » vénérés au Vieux Marché dans le pays du Trégor, par les Chrétiens comme par les Musulmans en est l'illustration assez curieuse.

Le point de départ de nos recherches se situe dans l'étude que consacra, il y a quelques années à la chapelle de Notre-Dame du Yaudet, près Lannion, feu l'abbé Le Clech, alors recteur de Ploulech. Par sa connaissance approfondie des témoignages traditionnels et topographiques : chapelles, calvaires, statues, pardons en l'honneur

de Joseph d'Arimathie et de Nicodème, existant encore ou disparus; notre auteur a pu rétablir le fil d'une tradition ininterrompue depuis leur apostolat effectif ou indirect, d'abord en Grande-Bretagne, puis en Armorique.

Des données primitives d'ordre religieux, historique et topographiques, il ressort qu'il existe encore présentement en Armorique une dévotion affirmée à Saint Joseph d'Arimathie comme à saint Nicodème.

Pourquoi une telle dévotion, qui est généralement réservée soit à des saints universellement vénérés, soit à des saints originaires du terroir ou y ayant exercé un apostolat particulier ?

Saint Joseph d'Arimathie garde de très nombreux fidèles dans les évêchés de Léon et de Tréguier, particulièrement autour de Notre-Dame du Yaudet et au pays de Lannion, où selon la tradition rapportée plus haut, Drennalus, le disciple de Joseph d'Arimathie, aurait abordé au Yaudet.

Là se tenait une garnison romaine, sur un ancien oppidum gaulois. A l'appui de la tradition qui fait débarquer Drennalus dans la baie de Morlaix, distante du Yaudet d'environ dix lieues, les marins s'attacheront à l'observation consignée par l'abbé Le Clech au sujet de la route naturelle que composent vents et courants, surtout à certaines saisons pour des bateaux en provenance du pays de Galles, de Cornouailles ou d'Irlande, et qui sont portés à l'estuaire même des rivières de Morlaix ou de Lannion. Par vent de large, le trajet peut être parcouru en quatorze heures. Ainsi les disciples envoyés par Joseph d'Arimathie ont pu sans grande difficulté passer de Grande-Bretagne en Armorique, et inversement. De même qu'au temps de notre enfance, le faisaient les fines goélettes paimpolaises, chargées à Roscoff de primeurs à destination de Plymouth.



Nous voici parvenus au cœur même de notre propos sur l'origine de nos chrétientés celtiques et de leur dévotion millénaire à la Vierge.

Le point de départ reste bien la place forte armoricaine qu'attestent les vestiges de l'oppidum gaulois dressé sur la falaise du Yaudet à l'embouchure du Guer ou rivière de Lannion. Aux marées d'équinoxe, l'envahissement de son vaste estuaire par le flux aux courants puissants propose un rappel de ces mouvements du monde primitif par quoi la mer océane put échancre si profondément ces terres granitiques.

La récente mise à jour de chambres dolméniques datant de quinze cents ans av. J.-C., au tumulus de Barnenez, en Plouézoch (Finistère), confirme la plus ancienne activité druidique dans ce pays du Trégor. A vol d'oiseau, la distance de Plouézoch au Yaudet est à peine de six lieues. Ainsi la tradition qui fait du Yaudet un centre religieux très ancien n'est pas sans assises éprouvées.

Au point culminant de l'oppidum, subsiste une pierre horizontale, légèrement penchée vers l'est, d'une surface d'environ trois mètres carrés. Elle présente un cercle gravé d'où partent des rayons, symbolisant le soleil. Fut-elle un autel pour les sacrifices ? Cette pierre serait à l'origine du nom de la commune de Ploulech que les habitants appellent Plourech. « Rech » signifiant pierre ou roche, comme « Lech », pierre façonnée.

Or les druides du Yaudet, en rapport avec leurs collègues de Chartres y vénéraient « la Vierge qui devait enfanter », qu'ils attendaient dans le même temps que Virgile à Rome. Lorsque les Romains un demi-siècle avant J. C. s'emparèrent de l'Armorique, ils édifièrent sur l'oppidum gaulois, un solide camp retranché que l'on retrouve sous des vestiges encore importants.

D'après une relation écrite dans le registre de la paroisse de Ploulech « les Romains y auraient élevé un temple dédié à une déesse représentée par une femme couchée horizontalement, les seins découverts et allaitant un petit enfant, les pieds posés sur un croissant, la tête ceinte d'une couronne crénelée à triple étage ».

Aussi bien tous ces avatars s'insèrent-ils le plus logiquement du monde dans cette théogonie que feu notre ami Ch. Autran a jalonnée au long de sa savante *Préhistoire du christianisme* (1). C'était Cybèle déesse de la terre et mère des Dieux.

Pourquoi les Romains ont-ils ainsi statufié cette déesse de préférence à toutes les autres ? Sans doute pour se concilier les indigènes qui y adoraient déjà « la Vierge qui devait enfanter » en leur faisant connaître non plus celle-ci mais « la Vierge qui avait enfanté », et qu'ils dénommaient Cybèle.

Telles sont les données d'une tradition qui ne repose pas, on l'a vu déjà, sur de simples vues de l'esprit. En effet, la topographie indique que le fond de la baie, à l'aplomb même de l'oppidum porte encore le nom : « *Pleg mor Arwerc'hez* » ou Anse de la Vierge.



Nous ne mentionnons ici que pour mémoire la tradition, relative à la première évangélisation de la Grande-Bretagne par Aristobule envoyé en l'an 42 par Saint Pierre et qui aurait gagné à la foi chrétienne Pomponia Graecina, épouse d'Aulus Plautus, gouverneur romain du pays. Selon Tacite, elle fut dénoncée à Rome. Aristobule, victime alors des persécutions ouvertes par le pouvoir romain, fut martyrisé en l'an 62, à Gladstonbury.

C'est pour reprendre en mains cette église de Grande-Bretagne ainsi persécutée, que Saint Pierre décida l'envoi de la mission dirigée

(1) Tome I Ed. Payot.

par Saint Philippe assisté de Joseph d'Arimathie et de Nicodème, dans les circonstances relatées plus haut.

Etabli évêque au Yaudet, Drennalus, organise l'évangélisation des populations indigènes, d'abord dans un rayon de quelques lieues. Et sa prédication de l'Evangile va se doubler d'une dévotion à la Vierge Marie, mère du Christ. En effet, disciple direct de Joseph d'Arimathie et de Nicodème, qui avaient assisté la mère du Seigneur aux heures les plus tragiques de la Passion, Drennalus pouvait s'inspirer de leurs témoignages directs sur la résurrection. On sait combien l'Eglise catholique a toujours tenu à ne pas heurter de front les institutions, les mœurs, les coutumes les plus particularistes. Ici l'apôtre avait pu entretenir ses auditoires de la *Virgo Enixa*, la vierge qui avait enfanté, en regard de la *Virgo Paritura*, qui devait enfanter selon l'enseignement familial de leurs druides. Cette notion fondamentale du christianisme de la Vierge Mère pouvait alors d'autant plus émouvoir les foules, que les Romains, eux aussi, dès leur première conquête du Yaudet, avaient, comme dit plus haut, donné à la vierge des druides, une réplique avec leur déesse Cybèle, allaitant un enfant.

Toutefois l'évangélisation de Drennalus allait se heurter à deux oppositions assez différentes. D'abord la religion druidique dont nous pouvons mesurer l'enracinement aux vestiges que l'on peut reconnaître encore dans la survivance d'usages et de superstitions, souvent à fleur de peau, même en ce ^{xx}^e siècle. Lentement la foule des croyants devenait plus nombreuse attirée par la loi d'amour prêchée au nom de Jésus-Christ par Drennalus et ses disciples.

Mais plus que les druides — dont quelques-uns se convertissaient au christianisme — les fonctionnaires romains réagissaient contre le mépris des dieux tutélaires de leur empire. De même les « possédants » qui ne pouvaient admettre l'égalité spirituelle entre tous les hommes que prêchait la religion nouvelle.

L'histoire de cette toute première chrétienté celtique du Yaudet reste imprécise. Il apparaît que la persécution y fut moins dure et moins persévérante que dans les évêchés de Rennes et de Nantes où le pouvoir civil des Romains était plus organisé. A l'avènement de Constantin, nos chrétientés celtiques avec leur sixième évêque Guannelus (313-324) chassèrent du Yaudet les vieilles idoles, avant d'y jeter les fondements de leur première cathédrale.

L'étude des plans et fondations de la vieille église qui existait encore en 1858, et qui était construite en partie avec les matériaux d'un temple romain, corrobore la tradition rapportée par Albert le Grand dans sa liste des Esvesques de Lexobie. De même pour les fondations de la vieille église (Koz Iliz) en Plestin les Grèves, proche du Yaudet et qui ont été découvertes il y a une quarantaine d'années.

Ainsi se corrobore l'existence d'une chrétienté autour du Yaudet avant la venue des évêques reconnus officiellement par le métropolitain de Tours. Il est intéressant aussi de relever à la fin du ^{iv}^e siècle, l'arrivée en Gaule sur le territoire armoricain des légions de Fabius Maximus Clemens, qui, ayant proclamé la déchéance de l'empereur,

marchait sur Rome avec une armée d'insulaires, tous gagnés au Christ. Ce qui confirme que le christianisme centré en Grande-Bretagne sur Gladstonbury, y avait rallié des populations qui, précisément, étaient en relation avec l'Armorique, par l'église du Yaudet.

Avec la destruction à Nantes du sanctuaire de Boul Jarnus et à l'île de Sein du collège des druidesses, c'est le déclin des idoles romaines et de la religion des druides. La plupart de ces derniers optent pour le christianisme dont ils deviennent les prêtres. Toutefois, au VI^e siècle, quelques bardes, dont le plus célèbre Kian, clamaient leur haine du christianisme dans leurs randonnées depuis l'Armor à travers l'Argoat.



Mais c'est en visitant les chapelles et statues dédiées à saint Joseph d'Arimathie et à saint Nicodème que l'abbé Le Clech a pu dénombrer et localiser avec certitude, que l'on verra revivre cette première chrétienté celtique, en Armorique.

Personnellement, il nous a été donné de recouper sur place plusieurs de ces indications dans le Finistère comme dans les Côtes-du-Nord et le Morbihan. Dans la plupart des statues, saint Joseph d'Arimathie porte à la main gauche une coupe mobile qui se fixait dans un trou près du poing. Cette coupe ayant été égarée, elle fut souvent par erreur remplacée par un bâton de pèlerin. C'est dans la chapelle du Christ en Ploumiliau qu'il nous advint de pouvoir replacer une semblable coupe découverte sous l'autel. Parallèlement, le culte de saint Nicodème se retrouve dans de mêmes conditions. Comme saint Joseph, notre saint porte le turban qui les caractérise sur la plupart de nos calvaires, lors de la Descente de Croix et de la Mise au Tombeau. Mais Nicodème, lui, tient dans la main gauche la couronne d'épines, et dans la droite, les trois clous de la crucifixion.

On retrouve ici certains indices de la « Queste du Graal ». C'est délibérément que nous les avons soustraits à cette étude exclusivement consacrée à l'évangélisation des chrétientés celtiques.

JULES ARTUR.